

Cours magistral LA NORME 1&2 cours entier

CM BOREY Pierre-JEAN

« LA NORME » 28/10/19

PLAN :

(Avertissement sur la méthode de ce CM)

INTRODUCTION GENERALE : le double aspect de l'homme et de son milieu à la renaissance, Copernic et Vésale.

- A. Rappel de la définition de la normativité
 - le vivant comme lutte.
 - les trois plans pour la conception du vivant : centre, périphérie, extériorité.
 - rappel de la définition du « holisme ».
- B. Vésale au centre et Copernic à la périphérie
- C. Conclusion de cette introduction

I. L'UNITE NORMATIVE BIOPSYCHIQUE COMME DIALECTIQUE DU DEDANS ET DU DEHORS

- A. Le cercle sensori-moteur & le réflexe
- B. La réponse de Canguilhem par la normativité comme « holisme intégré ».
- C. « vivre, c'est sentir et réagir », révolution dans la révolution du vivant
- D. Conclusion

II. LA « PEAU CARREFOUR », PRINCIPE DE L'UNITE BIOPSYCHIQUE

- A. le dipôle épiderme/cerveau
- B. preuve de la peau comme interface psychique (le rêve)
- C. Dernier argument et conclusion : le jeu normatif ouvert par le dipôle peau/cerveau se continue dans la société

INTRODUCTION GENERALE **le double aspect de l'homme et de son milieu à la renaissance, Copernic et Vésale.**

Pour bien comprendre les enjeux de la « normativité » plus spécifiquement dans le milieu humain, il convient selon nous (avec Georges Canguilhem) de réinscrire cette notion dans son cadre culturel et, plus précisément, dans la question de la relation nature/culture.

A. Rappel de la définition de la normativité

— le vivant comme lutte.

On rappellera d'abord qu'un organisme vivant, quel qu'il soit, se distingue de l'inerte par la délimitation d'un intérieur avec un extérieur, à la frontière

desquels il exerce sa résistance qu'on appelle « normativité », c'est-à-dire la définition fondamentale du vivant comme mouvement d'organisation (mise en ordre) par opposition à la dégradation entropique (tendance au désordre, formulation moderne du « flux des choses »).

L'essentiel se joue donc à l'interface de l'intérieur et de l'extérieur : plutôt que se laisser réduire par les affectations de l'extérieur, l'organisme vivant va s'extérioriser, se projeter jusqu'à, dans le meilleur des cas — la grande santé ! — modeler dans une certaine mesure son propre milieu, c'est-à-dire imposer ses normes inédites, dans une lutte incessante avec les sollicitations variables que lui présente l'environnement.

(la pathologie ne peut donc pas se concevoir comme une déviation, par manque ou excès, relativement à un soi-disant « normal » préexistant mais continuer ce jeu normatif sur un autre plan; imposer une autre allure*, un autre style de vie).

[*ou « *régime d'action* » dirait j.f Billeter...]

— les trois plans pour la conception du vivant :
centre, périphérie, extériorité.

Question préparatoire : dans un cercle, qu'est-ce qui vient en premier : le centre ou la périphérie ?

Réponse : les deux sont donnés en même temps, se définissent réciproquement.

Autrement dit, pas plus qu'en géométrie on pourrait définir la périphérie d'un cercle sans évoquer le centre de ce cercle, en ce qui concerne l'organisme

humain on ne peut séparer une centralité en relation avec un environnement : *tel* centre organique pour *tel* environnement.

Au-delà de *cet* environnement pour ce centre, nous trouvons l'extériorité pure, le désordre, la mort pour cet organisme. Concevons donc trois niveaux : 1) le centre 2) sa périphérie 3) l'extériorité de cette périphérie. L'essence du vivant, la normativité, c'est pour l'organisme, le jeu entre le centre et le cercle, comme mise en ordre des parties, en vue de résister à l'extérieur du cercle. Bref, les limites d'un corps vivant bien pensé impliquent son environnement, puisque la périphérie d'un cercle dessine autant un intérieur qu'un extérieur.

→ D'où immédiatement l'importance ici de relever et résoudre le paradoxe de l'expression de Claude Bernard : « milieu intérieur »

— en toute rigueur, le « milieu » est à l'interface de l'intérieur et de l'extérieur, donc il ne se situe pas à « l'intérieur » ; il est même l'opposé du centre.

— Mais le milieu n'est pas davantage « à l'extérieur » de l'organisme.

C'est donc une expression contradictoire.

Cependant, l'objet de ce cours consistera justement à montrer pourquoi elle l'est nettement moins quand on parle du milieu intérieur de l'homme.

— rappel de la définition du « holisme ».

De plus, pour continuer à modéliser l'essence du

vivant, cette interaction entre centre et périphérie, entre tel centre pour telle périphérie plus précisément, peut encore être formulée de la façon suivante : tel centre, n'existant jamais seul, de façon absolue, n'acquière signification que situé relativement à sa périphérie, un ensemble plus vaste que lui-même. C'est donc cet ensemble qui est déterminant ; c'est au point de vue de l'ensemble qu'il faut se situer.

Ce schéma peut être retrouvé à tous les niveaux du vivant.

Par exemple, un organe d'un organisme n'existe pas et ne se comporte pas seul, mais engage l'ensemble de l'organisme. Un organe peut manifester une fonction spécifique, cette fonction impliquera toujours d'autres organes et, de loin en loin, rayonnera/résonnera sur l'organisme tout entier. Nous décrivons ici autant la réalité biologique qu'un principe de lecture du monde.

Ainsi, l'individualité d'un être requière un au-delà de lui-même pour circonscrire son individualité ; aucun être ne peut être séparé du reste du monde, ce sont les interconnexions que nous tissons avec lui qui nous constituent.

B. Vésale au centre et Copernic à la périphérie

— A la Renaissance, dont nous héritons, cette extériorité fut nommée « Nature » et l'intériorité fut

nommée « corps humain ».

Ces dénominations exprimaient deux représentations qui s'imposèrent dans la Modernité, l'une avec le physicien Copernic, l'autre avec le médecin Vésale qui publièrent la même année leurs ouvrages révolutionnaires, l'un nous libérant du géocentrisme (anthropomorphiste) pour l'héliocentrisme (la « *révolution copernicienne* » qui met le soleil au centre et la Terre à la périphérie), l'autre nous libérant certes d'une conception magique (anthropomorphiste elle aussi) du corps humain comme microcosme résumant l'univers, au profit d'une observation désormais plus objective (naissance de la médecine moderne), mais cependant n'allant malheureusement pas jusqu'à accomplir cette salutaire révolution copernicienne.

— Comment dès lors, demande Canguilhem, concevoir la relation normative de ce nouvel homme dans ce nouveau monde ?

Dans ce jeu comparatif entre représentation du monde et représentation de l'homme se joue le même jeu normatif qu'entre l'organisme et son milieu selon Canguilhem.

Or, le retournement copernicien si profitable à la science physique n'a eu lieu ni en biologie ni *a fortiori* en anthropologie qui, pour cette raison aura eu à se soumettre au paradigme physique. Ainsi, les organismes se sont vus progressivement réduits « *dans leurs structures et leurs fonctions, comme des points de convergence de force physique,*

comme des concrétions du milieu et finalement comme des êtres ne vivant d'autre vie que celle que leur impose l'environnement matériel (...) En bref, la totalité organique s'est dissoute dans un univers obtenu par la décentration, l'ouverture et l'éclatement du cosmos. » (p33-34)

C. Conclusion de cette introduction

— La conclusion logique de cet ensemble de considérations prend alors la forme de cette nouvelle question : ***comment la biomédecine (et avec elle, la psychologie) va-t-elle pouvoir assurer sa révolution copernicienne propre, si propice au progrès scientifique ? Comment accomplir le retournement de la conception normative jusqu'à son terme ?***

Si l'univers est devenu infini, s'il a perdu son statut de totalité close, c'était alors à Vésale de résister et de reconquérir celle de l'organisme, ce qui devait conduire à la notion de normativité du sujet vivant : à savoir à la définition de l'homme comme « *s'éprouvant du dedans comme participant actif de ce mouvement universel d'organisation, c'est-à-dire de retardement à la croissance de l'entropie* » (p34-35), comme sujet en somme.

→ C'est ici que nous rencontrons l'œuvre de Dagognet. Car Vésale a justement marché en parfait contresens : « *Si Copernic a bouleversé la*

cosmographie (...) nous nous demandons si Vésale, en sens contraire, n'a pas accompli une démarche rétrograde qui allait durablement infléchir la biologie occidentale. Le centre de vitalité était alors disposé à l'intérieur, puisque l'écorché n'hésitait pas à tenir dans ses mains les lambeaux d'une peau qui avait été décollée, comme s'il fallait enlever cette sorte de linceul qui déjà entourait le corps, le voilait et que la vraie médecine devait alors le mettre à nu. ». La révolution copernicienne dans la médecine et l'anthropologie n'a pas eu lieu car ces disciplines ont subi l'autorité de la Physique objective, l'ont seulement imité au lieu de la réfléchir profondément.

Autrement dit, l'intelligence va devoir faire l'effort de décaler le sens de l'expression « milieu intérieur » : Le milieu intérieur ne décrit pas la relation du centre à la périphérie, car, de fait, ce qui est au milieu est très précisément l'interface entre l'intérieur et l'extérieur. Autant dire la périphérie de l'organisme. Donc la périphérie n'est plus périphérique, elle va devenir centrale.

Et par voie de conséquence le centre n'est plus central, il va devenir secondaire, subordonné à ce véritable milieu intérieur projeté à la surface.

Tel est le sens d'une révolution copernicienne biopsychique.

DEVELOPPEMENT

I. L'UNITE BIOPSYCHIQUE COMME DIALECTIQUE DU DEDANS ET DU DEHORS

A. le cercle sensori-moteur & le réflexe

Ce retournement entre centre et périphérie a déjà pu être observé dans l'histoire médicale du réflexe telle que tracée par Canguilhem, tout spécialement en ce qui concerne la distinction entre Descartes et Willis : dans la lecture cartésienne le cœur est le centre du mouvement réflexe, dans sa trajectoire uniquement centrifuge, alors que dans celle de son contemporain Willis, véritable précurseur de la physiologie moderne, la périphérie (SNP) est à la fois le commencement sensoriel (centripète) et l'aboutissement moteur (centrifuge) de la réponse réflexe, n'impliquant le SNC que comme moyen, intermédiaire.

La réponse de Canguilhem par la normativité comme « holisme intégré » (cf. mon TD).

B. « vivre, c'est sentir », révolution dans la révolution du vivant

Ce retournement manifestant la normativité du vivant a pu être repéré dans l'évolution des espèces (cf. Bergson) : la fonction protectrice des parties dures autour des parties molles s'est vue reléguée à l'intérieur tandis que celles-ci devaient se projeter à la surface, à l'interface avec l'environnement. Si le vivant est d'abord retour de la matière sur elle-

même, enroulement protecteur à la conquête d'une certaine autonomie normative, il porte en lui cette disposition révolutionnaire.

a) Tout organisme doit résoudre ce paradoxe : pour résister aux menaces extérieures destructrices et mortifères, il doit se retourner sur lui-même pour circonscrire une enceinte protectrice, un dedans. Mais s'il se renferme trop, il s'étouffe et se supprime tout seul ! Il doit donc maintenir des ouvertures par lesquelles il échange avec les ressources de son milieu.

On connaît en stratégie militaire la ruse économique de l'embargo : ne pas agresser directement l'ennemi mais couper les ponts afin qu'il épuise ses ressources de l'intérieur. Sur le plan psychologique, on connaît aussi la torture qui soustrait le prisonnier à toute stimulation sensorielle externe, qui le plonge rapidement dans une apathie profonde, l'avachissement, bientôt dans des hallucinations et une détresse profonde.

Ainsi, le milieu extérieur, le dehors, est à la fois menace, agression ET stimulation pour l'organisme. Il porte autant la mort que la vie.

b) Cette tension fondamentale protection/immersion appelle des ruses illustrant la normativité du vivant à l'interface périphérique.

En voici deux archaïques (fermeture) :

— stratégie de la dénivellation : invaginer

la surface pour situer la partie réceptrice ou sensible à « l'intérieur » qui reste cependant ouvert à l'extérieur. Cet orifice (oreille, nez, vagin...) pourra encore être protégé par un filtre (poil, huile...).

— stratégie du recouvrement protecteur : le récepteur sensible est tapissé de kératine qui se solidifie (la carapace) mais des micro-appareils, susceptibles de libérer des informations s'ils sont pressés, maintiendront la relation à l'extérieur.

Et deux plus subtilement protectrices (exposition) :

— stratégie de l'interaction biochimique : se mélanger à ce qui entre jusqu'à l'identifier, pour lui faire perdre son éventuelle nocivité. Par exemple, les neurotransmetteurs olfactifs renferment des glandes de Bowman qui sécrètent un *mucus* ; seules les molécules odorantes volatiles qui pourront être solubles dans ce *mucus* seront autorisées à atteindre le rhinencéphale récepteur d'odeurs.

— stratégie de la sensibilisation à des intensités de plus en plus faibles, infra réflexogènes dans une logique d'anticipation.

c) Les organismes supérieurs vont consacrer la supériorité de cette dernière stratégie sur les précédentes. Elle illustre une spiritualisation du sentir puisque l'à peine ressenti (le quasi-rien) sera susceptible de mettre en branle de très complexes adaptations par des mécanismes réactifs (le moins fait plus).

En effet, l'organisme primitif est d'abord une matière

qui s'enroule sur soi (première révolution), tel le proto-animal encore barricadé à l'intérieur de lui-même par une carapace (une coquille calcaire, de nombreuses espèces marines, origine de la vie).

Mais justement, l'affinement du système sensori-moteur d'alertes devait conduire, comme l'analyse du réflexe par Canguilhem nous l'a enseigné, à toujours plus centrer le jeu normatif sur la périphérie sensible. De fait, la stratégie protectrice de l'emmurement a cédé devant la stratégie de l'exposition sensible. Ainsi, comme l'écrira métaphoriquement Bergson dans *L'Évolution créatrice* en décrivant l'émergence de nouveaux animaux sensibles et agiles : « *le lourd hoplite a été supplanté par le chevalier bardé de fer...par le fantassin libre de ses mouvements* ». Nous devons assister, dans une contre-révolution du vivant, à la fin des exosquelettes, transférant les parties dures à l'intérieur...tandis que le dedans protégé passait au dehors.

C. Conclusion :

Toute la vie, comme lutte, se joue donc à l'interface de l'intérieur et de l'extérieur. Si l'organisme vit de ces stimulations risquées de l'extérieur, on n'est pas surpris de la stratégie d'organisation projective du vivant qui met en avant, qui expose, de plus en plus, le système périphérique (la sentinelle) et place en retrait sécuritaire l'encéphale (l'armée).

L'organisme devient de plus en plus vivant quand il devient de plus en plus capable de s'approprier son

environnement extérieur ; c'est ce retournement entre peur, donc protection de l'extérieur, d'un côté, et capacité d'affrontement et d'apprivoisement sensoriel de l'extérieur de l'autre, qui prouve et illustre de façon éclatante la normativité du vivant. C'est le moment où l'extérieur devient plus central que l'intérieur.

II. LA PEAU CARREFOUR, PRINCIPE DE L'UNITE BIOPSYCHIQUE

La stratégie d'extériorisation du couple sensori-moteur culmine dans l'organisation spécifique du corps humain : l'embryologie humaine révèle que peau et cerveau relèvent du même feuillet, permettant de définir le système dermique comme cerveau extériorisé, bien plus que comme membrane protectrice des organes.

D'ailleurs la peau est avant tout elle-même un organe, le plus lourd de l'organisme : 3kg pour un corps de 70Kg. Tout en elle la voue à la relation avec le dehors de l'organisme, sa caractéristique fondamentale étant précisément de ne pouvoir se fermer à ce qui l'affecte, la stimule. Elle est non seulement TOUJOURS en éveil, mais, contrairement aux autres capteurs sensoriels, qui ont un centre, elle est présente PARTOUT sur l'organisme (tous les chemins de l'organisme en partent et tous y arrivent. Les fonctions physiologiques générales supposent la participation derme-épidermique : circulation

sanguine, système nerveux, défense immunitaire, jeu hormonal, alimentation)

Cette propriété, qu'on attribue d'ordinaire à l'esprit (l'omniscience, la permanence des idées) fait de ce carrefour de tout l'organisme le foyer corporel du psychisme.

Notre analyse est construite de sorte à montrer que la peau détient le secret du vivant, elle est le cordon ombilical qui nous relie au monde. Au sens fort, elle est PRINCIPE : ce qui commence (le vivant est sensibilité et tout sens est une sorte de toucher) et ce qui commande (carrefour central de l'unité humaine).

Principe de différenciation entre l'intérieur et l'extérieur, la peau est enfin la potentialité psychophysiologique de notre identité (le moi et le non moi se jouent à son interface).

II.A. le dipôle épiderme/cerveau

a) La révolution copernicienne dans la médecine devrait conduire, selon Canguilhem, à renoncer à l'idéologie mécaniste du réflexe. Elle doit encore, ajoute Dagognet, nous faire renoncer à l'illusion de la « profondeur » qui placerait le cerveau au commandement de l'organisme.

En réalité, à l'inverse, tout se joue à la « surface ».

Le commencement sensible du vivant est la délimitation problématique d'un dedans et la

complexification des organismes n'abolit pas cette sensibilité initiale. Déjà, des expérimentations sur les singes montrent que la privation de stimulation tactile perturbe gravement la croissance cérébrale de l'animal, révélant d'évidents désordres cellulaires dans leur cervelet. A l'inverse, selon MONTAGU, le « bichonnage » (léchage, caresse...) joue un rôle central dans la guérison et la convalescence.

Bref, le vivant a littéralement besoin de se frotter au monde, ce qui confirme, dans le bon ordre, la subordination du cérébral au dermique. Ainsi, l'absence de parties saillantes dans un environnement compromettra la possibilité, pour l'animal, d'actualiser ses potentialités cérébrales; il s'effondrera dans l'apathie. Car se joue dans le frottement la possibilité de se situer donc de s'affirmer dans le monde.

La peau doit donc être conçue comme dehors du dedans (le cerveau), comme miroir neuro-psychique de l'intériorité de l'organisme. La *psyché* se dépose sur l'épiderme comme la pensée de l'écrivain sur sa feuille de papier. Sa stimulation conditionne l'alerte cérébrale.

b) Plutôt que d'invoquer un intérieur caché et un extérieur visible, il est préférable d'envisager l'organisme comme superposition de plans, autant en ce qui concerne le cerveau qu'en ce qui concerne la peau, ces plans se projetant les uns sur les autres, dissolvant la séparation tranchée entre dedans et

dehors :

— sur le plan du cerveau en lui-même : le « cortex » est « écorce » car cette substance grise coiffe la substance blanche des cerveaux plus « profonds », de sorte que l'examen du cerveau en lui-même révèle déjà une première stratégie projective du vivant. En continuation de cette projection, nous trouvons le système dermique comme cerveau périphérique, dehors du dedans. Enfin, c'est l'environnement (le dehors du dehors si l'on veut...) qui va se projeter sur la peau, ce dehors du dedans. Cette relation entre cérébralité et environnement se confirmera dans les extériorisations techniques de l'homme (une bibliothèque comme extériorisation du cerveau, par exemple).

— sur le plan de la peau en elle-même, ce feuilletage est encore plus évident : d'abord il faut distinguer l'épiderme (1/10°) du derme et de l'hypoderme et chacun de ces étages peut lui même être analysé en sous-couches.

Mais il faut néanmoins souligner que les propriétés des cellules de ces deux pôles de la même réalité sont antithétiques : autant les cellules de l'épiderme soumis à la desquamation sont renouvelées tous les 14 jours, autant les neurones sont des cellules immuables dans le cortex.

c) exemple d'une pathologie qui révèle le fonctionnement de ce dipôle : l'acné

L'anomalie, nous a enseigné Canguilhem, révèle la normativité du vivant.

L'examen d'une anomalie aussi banale que l'acné juvénile illustre facilement la fonction d'intégration de la peau, comme « *cerveau extériorisé* » dans l'ensemble de l'organisme humain.

L'acné va signaler, afficher sur le visage le grand remous hormonal intérieur au moment de l'éveil des hormones sexuelles.

Nous allons par cet exemple montrer que l'ébranlement n'est pas seulement physiologique (biologique) mais psycho-sociologique car nous nous situons sur la brûlante intersection entre le dedans (« l'organisme ») et le dehors (son environnement) et tout autant entre le « moi » et le « non-moi ».

Comprenons avec l'exemple de l'acné comment une fonction physiologique générale (ici, le jeu hormonal) suppose la participation dermo-épidermique (pour mieux concevoir que c'est le cas pour toutes : circulation, système nerveux, défense immunitaire, digestion....)

Dans l'analyse de « l'acné », du grec a-knaô (je gratte pour enlever, nettoyer), le « DEDANS » impliqué est d'abord défini par les glandes endocrines reproductrices (testicules pour la testostérone, ovariennes pour l'oestrogène et la progestérone, surrénales pour l'adrenaline, la cortisone...), mais déjà justement ces organes sont

les éléments intégrés d'un ensemble plus vaste : l'hypophyse (le cerveau endocrinien) qui délivre l'hormone ACTH, laquelle stimulera la glande corticosurrénale, va jouer un rôle central pour notre problème. Or la médiation hypothalamo-hypophysaire va confirmer l'intégration cérébrale de la production hormonale, par l'intermédiaire de la peau.

En effet, c'est le cortisol qui régule le métabolisme du glucose, des protéines et surtout en ce qui nous concerne les lipides. (En outre, il supprime aussi la réponse immunitaire et régule la pression artérielle.)

Le DEHORS, c'est ici la peau, le visage en particulier, l'entourage physique (microbes) autant que social (autrui). Un film hydro-lipidique protège la surface des variations de températures, des infections microbiennes, maintient l'élasticité de la peau, lubrifie les poils et cheveux, lutte contre la déshydratation en maintenant l'eau à la surface.

La crise d'acné n'a rien à voir avec un manque d'hygiène, ou une alimentation trop grasse et n'est pas guérissable par auto-trituration (qui laissera des cicatrices dégradant le visage). Elle se manifeste principalement sur le visage plus fourni en glandes sébacées (9X+ qu'ailleurs : 900/cm² contre 100 sur le corps).

Grosso modo, le déclenchement de la crise

implique une discordance périphérique, deux dérèglements contradictaires qui aboutissent à un cercle vicieux. Ce qui fluidifie (lustre et lubrifie) va se heurter à ce qui solidifie (la kératine est une colle qui fait les ongles, les griffes, les plumes, les écailles).

Ce qui solidifie protège et enferme / ce qui fluidifie ouvre, favorise la relation (sexuelle) avec l'extérieur :

- une hypersécrétion de *sébum* (qui huile donc adoucit le poil)

- une hyperkératose, donc une obstruction du conduit d'écoulement de ces graisses (le canal pilo-sébacé)

La contradiction d'une kératinisation associée à l'amplification sécrétoire va favoriser la pullulation de microbes anaérobies (qui vivent sans air), des germes qui sécrètent des lipases (des acides gras particulièrement irritants). Ce *prurit* suscite le REFLEXE de grattage qui aggrave finalement la situation : l'obstruction de plus en plus complète de l'orifice qui, se sentant attaqué, se défend par l'hypertrophie.

La laborieuse mise en musique des cycles hormonaux sexuels implique des transformations dans le corps de l'enfant : l'organisme va être inondé de substances androgènes (hormones sexuelles mâles, ex : testostérone) et ovariennes (hormones sexuelles femelles, ex : oestrogènes).

L'hypersécrétion sébacée ne se détecte pas dans le sang, preuve que le drame ne se joue qu'à la

surface. La vivacité réactionnelle extériorise le couplage général / local : une discordance périphérique entre la sécrétion venue du fond de la glande et son canal à la surface.

Le général, c'est tout le métabolisme hormonal qui implique la cérébralité, la socialité et le local, c'est le VISAGE qui concentre d'un côté le miroir du dedans (signature hormonale) et de l'autre l'intériorité perçue par le monde social extérieur (les êtres humains se regardent fondamentalement de visage à visage).

II.B. L'univers des projections dermopsychiques

a) La bipédie a bouleversé la métamérie initiale facilement lisible chez les quadrupèdes, telle que nous ne retrouvons plus les traces de la distribution régulière, ainsi, les myomères n'ont cessé de s'enchevêtrer. Conséquence ? La cause du problème n'est pas forcément sur le lieu de la douleur ou du problème. Par exemple, l'hypertension chronique se soignera par pression sur l'oreille ou sur le dos du pied...

Ailleurs le clinicien guérira une sciatique par une pique sur le dos de l'oreille...

b) une analyse thermographique de la peau révélera des anomalies imperceptibles est train de se développer.

[c) Fliess, l'ami de Freud, ayant su relier le nez et l'organe génital féminin, soignait les douleurs menstruelles par cocainisation ou même excitation des zones érectiles.]

d) Attention à ne pas métaphoriser cependant ces projections dermo-psychiques : l'auriculothérapie croit retrouver la position du fœtus dans la forme de l'oreille mettant ainsi chaque région du corps avec une zone de l'oreille. Nous avons expliqué que la logique téléinterventive ne peut se dispenser d'une connaissance objective de l'organisme qui fondera réellement son efficacité.

e) Ainsi, l'acupuncture utilise les trois potentialités qu'enferme la peau : douleur (acupression, aiguilles, éventuellement électriques), chaleur (moxibustion), pression (acupression). Notons que l'acupuncture fait actuellement un bond en se centrant sur la zone ventrale, au moment où l'on découvre l'organe digestif comme innervé d'autant de neurones que le cerveau d'un chat. Le pathos quelquefois mythologique des méridiens et des « courants d'énergie » a fait obstacle pendant des siècles au progrès de cette science.

Est-ce un problème de concentration ou diffusion de l'énergie qui circule mal ou de solidarité embryologique entre le viscérotome et le dermatome ?

(Historiquement, l'efficacité de la fameuse « cure d'air » à la montagne a été démasqué et libérée de sa mythologie rousseauïste romantique de la nature : « *la cure sanatoriale n'a rien d'une suroxygénisation, qui suppléerait l'hématose déficitaire ni d'une élévation en des lieux débarrassés des miasmes délétères ou des influences toxiques. Elle se fonde sur une base plus objective, aussi inattendue que physiologique : essentiellement une action qui porte sur la thermorégulation, un massage cutané qui favorise la circulation périphérique et stimule les nerfs dermiques, lesquels se réfléchissent sur des centres et entretiennent sans doute leur tonicité. La peau, système fondamental, en effet, parce qu'à la séparation de l'intérieur et de l'extérieur, mérite sûrement d'être autrement que comme un enveloppe protectrice. A l'encontre du complexe intellectuel qui privilégie le profond, l'invisible et le caché, elle est douée d'une physiologie polyvalente et exerce des rôles aussi multiples que décisifs. Cette peau est aussi bien un centre nerveux, ce que son embryologie ne désavoue pas, qu'un véritable « coeur périphérique » ce que le nombre de ses capillaires justifie assez. C'est justement par un mécanisme circulatoire et nerveux périphérique que s'exerce l'influence réelle de la cure sanatoriale. Moins par le moyen des poumons que par le biais cutané, l'altitudothérapie prodigue ses bienfaits.* » (Savoir et pouvoir en médecine, p148)

f) Les massages, les caresses, les « passes magnétiques » comme massage virtualisé.

g) l'hypnose comme transition dermopsychique.

h) la dermo-psychiatrie : elle insiste moins sur la sexualité, notamment à l'heure de sa libération dans nos sociétés, que sur les troubles profonds de la différenciation liée elle-même à un déficit de l'image du corps, l'absence de nette perception des frontières qui aboutit à des introjections (le dehors au dedans) ou des projections incontrôlées (le dedans au dehors).

Notons que le fameux stade du miroir implique d'abord l'auto-palpation, la sensation de soi-même, active ou passive.

Le passage de la séparation du corps de la mère n'est pas que biologique (le cordon ombilical), mais l'autonomie psychique du corps doit être bien assurée aussi.

(cf. Les travaux du docteur Anzieu : le moi-peau, 1985 ; une peau pour les pensées. 1986) p172-173
Dagognet

II.C. ___ preuve de la peau comme interface psychique

Dans le sommeil, du fait de la limitation des stimuli extérieurs, c'est toute la profondeur cénesthésique qui va submerger la surface-sentinelle (le lieu même de la vie humaine, qui jamais ne s'assoupit) et se projeter sur elle, d'où l'importance du signe prémonitoire (sémiologie Freudienne) dans le rêve. La peau en tant que milieu intérieur est en effet autant le lieu du « *dehors passant au dedans* » que le lieu du « *dehors du dedans* ». C'est ce second lieu qui devient dominant dans le sommeil...

Au-delà, c'est peut-être à la peau que se doit toute la spécificité imaginative de l'humanité. La faculté de l'imagination avait déjà été reconnue par Kant comme assurant la médiation entre le sensible et l'intelligible, entre la sensibilité et la raison ; mais la peau étant le cerveau extériorisé, l'épiderme étant du « *cerveau à fleur de peau* », la raison n'a pas vocation à être refoulée dans les profondeurs du cerveau, pas plus que la sensibilité périphérique à être cantonnée à la surface.

Dans cette configuration organique, prolongeons Dagognet en insistant sur l'importance régulatrice du sommeil et surtout du rêve, par l'intermédiaire du tégument sentinelle, pour ce qui concerne l'équilibre cérébral.

Ccl : le jeu normatif ouvert par le dipôle peau/

cerveau se continue dans la société

La peau comme interface entre l'organisme et l'environnement est donc le lieu de la négociation de l'identité face à l'altérité. Cela fait de l'humain, l'excentrique central, un être voué à autrui. Autrui est irréductiblement un ingrédient dans la constitution de soi-même. L'environnement humain est d'abord un environnement social.

Plus précisément, la modalité sociale de « l'équipe » est sans doute celle qui reflète le mieux la normativité du vivant comme « holisme intégré » car elle offre la perspective d'une valorisation de la place de chaque membre, bien intégré et bien respecté dans son originalité et individualité profonde, par la place, la position qu'il occupe dans le tout, le dépassant, dans lequel il s'insère. (Conditions biopsychiques de la socialité). Mais, contrairement aux autres modalités d'intégration sociale, c'est « l'équipe » qui favorise au mieux la souplesse normative et créative de cette totalité.